

## **Philosophie et Architecture, contrariétés transdisciplinaires et opportunité interdisciplinaire**

Auteurs : Renaud Pleitinx, Cécile Chanvillard, Pierre Cloquette, Jean Stillemans.

Intervention au Colloque : Encore l'architecture, encore la philosophie, organisé par l'ARENA et le GERPHAU, les 19 et 20 mars 2015, à la Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris.

### **Introduction**

Cette intervention veut contribuer à la réflexion sur la possibilité de collaborations entre les disciplines philosophique et architecturale. Elle est collectivement assumée par les membres du *Laboratoire Analyse Architecture* (LAA).

Entité de recherche appartenant à la *Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme de l'Université de Louvain*, le LAA est un lieu d'élaboration et de diffusion de travaux spéculatifs dans le domaine de la Théorie de l'architecture<sup>1</sup>. Les travaux théoriques émanant des membres du LAA ont pour objet l'architecture, comprise comme une compétence et une condition de l'humain (Chanvillard 2012 , Pleitinx 2012 , Stillemans 2004). Malgré des divergences sensibles, les membres du LAA adoptent, pour rendre compte de l'architecture, un point de vue commun que l'on peut qualifier d'anthropologique. L'intérêt de ce point de vue est qu'il offre le recul nécessaire pour situer l'architecture parmi les fonctions constitutives de l'être humain telles que le Langage, la Technique, la Société et le Droit. Il permet de voir en effet que l'architecture relève en première instance de la Technique, c'est-à-dire de la production outillée des artéfacts, et qu'elle remplit un office particulier, celui de produire l'habitat (une construction pour une habitation), et ceci aux diverses échelles qui vont du territoire à la chambre.

C'est donc à partir d'un point de vue extérieur à la Philosophie et décalé par rapport à l'Architecture que cette intervention évaluera la possibilité d'une collaboration entre philosophes et architectes, pour finalement aboutir à une proposition que le LAA espère engageante. Mais, dans un premier temps, il s'agira d'accuser l'écart qui sépare radicalement les disciplines philosophiques et architecturales. Cet écart sera vu comme la cause de difficultés qui contrarient l'ambition de collaborations transdisciplinaires. Dans un second temps, il s'agira de reconnaître l'existence d'un lieu de convergence interdisciplinaire où pourraient se rencontrer les philosophes et les architectes pour mettre à profit des compétences partagées.

---

<sup>1</sup> [www.lelaa.be](http://www.lelaa.be)

## Contrariétés transdisciplinaires

Dans son cours sur l'« Esthétique », Hegel dispose l'Architecture et la Philosophie au plus loin l'une de l'autre : la première à la base de l'édifice historique de l'humanité, la seconde au degré le plus achevé de la réalisation de l'Esprit. Cependant, la distance qui sépare l'exercice de la Philosophie et celui de l'Architecture n'est pas de celles qui éloignent les moments d'un processus dialectique, mais de celles qui séparent des droites appartenant à des plans distincts.

Du fait de leurs attributions sociales, les philosophes et les architectes mobilisent principalement des facultés distinctes et les appliquent à des entités de natures différentes. D'un côté, l'exercice de la Philosophie mobilise des compétences langagières et se donne pour objets principaux l'effet même du langage : la conceptualisation, sinon les préalables du langage : la perception et la symbolisation. D'un autre côté, l'exercice de l'Architecture mobilise une faculté technique, distincte du langage, et se donne pour objets à traiter : les environnements et les corps individuels et collectifs.

La division des tâches fait ainsi évoluer les philosophes et les architectes dans des « dimensions culturelles » séparées. Or, cette séparation de fait est la cause des difficultés que rencontrent les philosophes et les architectes à établir des relations transdisciplinaires véritablement fécondes. Parce que l'immersion dans des disciplines disjointes trouble la compréhension mutuelle de leurs objets et de leurs démarches respectives, et parce qu'en outre l'hétérogénéité radicale de leurs pratiques ne se prête guère à des transpositions qui supposent, en toute logique, l'existence et la reconnaissance de points de comparaison entre la Philosophie et l'Architecture.

Il faut constater en effet que, d'une part, les philosophies du concept ou du percept appréhendent mal la subtilité des opérations techniques et industrielles impliquée dans la production de l'habitat et que, d'autre part, les concepts et les démarches philosophiques ne se laissent pas transposer en Architecture sans accuser des pertes significatives.

Lorsque les philosophies du concept abordent le champ de l'Architecture, elles tendent à rabattre la production de l'habitat sur le plan du langage. Ce faisant, elles somment l'architecture d'en reproduire les opérations langagières, conceptuelles ou symboliques.

La compréhension de l'architecture que livre Hegel est à ce titre exemplaire. Hegel n'ignore nullement que l'architecture consiste à produire des constructions ayant pour fin l'habitation des personnes ou des dieux. Mais, cette compréhension de l'architecture ne suffit à en fixer ni le départ ni l'aboutissement. Dans le dispositif hégélien en effet, l'architecture comme telle est prise en tenaille entre une architecture dite « symbolique » et une architecture dite « romantique ». Au premier stade du progrès architectural, l'architecture symbolique produit des monuments dont la vocation est de « par eux même, donner à penser, éveiller des idées

générales» (Hegel 1997 : 33). Au dernier stade du progrès architectural, l'architecture romantique retrouve en quelque sorte sa fonction symbolique primitive. L'église gothique, dans laquelle Hegel voit le type le plus achevé de l'architecture romantique, évoque par sa construction «les sombres arcades d'une forêt dont les arbres rapprochés entrelacent leurs rameaux» (Hegel 1997 : 91), et communique au spectateur «un sentiment d'inquiétude et d'aspiration» (Hegel 1997 : 93).

Au regard de Hegel, l'architecture comme production de l'habitat ne se suffit pas à elle-même. En tant qu'elle participe des beaux-arts, l'architecture doit se conformer au but de l'art, qui est «de produire aux regards une conception née de l'esprit, de la manifester comme son œuvre propre ; de même que dans le langage l'homme communique ses pensées et les fait comprendre à ses semblables» (Hegel 1997 : 32).

Pareil arraisonnement de l'architecture par le langage, qui détourne l'habitat de ses fins d'habitation, est typique du traitement que lui réservent les philosophies du concept. Cependant, il faut dire que les philosophies du percept ou du vécu, qui tentent méthodiquement de suspendre les effets du langage pour saisir les phénomènes en deçà des représentations qui les voilent, ne garantissent pas un meilleur accès à la production architecturale, comme telle. Accordant une primauté à l'habitant, les descriptions phénoménologiques de l'architecture ne rendent compte, en définitive, que des modulations spatiales de notre existence sur lesquelles influent aussi bien des émergences ou des dépressions naturelles que les ouvrages architecturaux. Décrivant l'expérience de l'habitant au plus près de ses perceptions, elles oblitèrent toute l'agilité technico-productive impliquée dans l'exécution de l'habitat et même dans son occupation.

Par ailleurs, la transposition de concepts et de méthodes philosophiques en Architecture pose deux difficultés notables. D'abord, l'importation des concepts philosophiques en Architecture se heurte à l'incapacité foncière de l'habitat à délivrer un message articulé. Ensuite, l'application de méthodes philosophiques suppose l'existence avérée et la connaissance préalable de correspondances analogiques entre la conceptualisation philosophique et la production architecturale, qui permettent de déterminer les points d'architecture sur lesquels une méthode philosophique quelconque pourrait efficacement s'appliquer.

La transposition de la déconstruction derridienne proposée par l'architecte américain Peter Eisenman témoigne de cette double difficulté. De nombreux architectes et critiques d'architecture se sont soit émus, soit félicités, des effets d'une transposition de la pensée derridienne en Architecture : formalisme, anti-fonctionnalisme, autonomisation de la discipline, mise en cause des archétypes et de l'ordonnancement modernes. Mais, il faudrait plutôt s'inquiéter du sort qu'Eisenman et ses épigones ont réservé à la pensée derridienne. Car, la transposition de la déconstruction à l'Architecture rencontre une difficulté majeure qui tient au

fait que le philosophe déconstructionniste et l'architecte déconstructiviste occupent des positions incomparables.

La déconstruction prônée par Derrida procède en effet d'une posture assumée de lecteur. Renonçant à la construction d'un système philosophique, Derrida s'est fait le récepteur patient et attentif des textes philosophiques, en particulier, et du « Texte », en général, c'est-à-dire du « Monde ». Sa lecture, qui incorporait l'écriture, prolongeait et déployait le texte jusqu'à en faire vaciller le sens convenu et en exhiber les non-sens inaperçus. Or, la place qu'occupe l'architecte, et donc Eisenman, est incomparable à une position de lecteur. Participant à la production de l'habitat, l'architecte est professionnellement placé en position d'émetteur, plus exactement d'exécutant. S'il peut et doit anticiper l'occupation des dispositifs, il ne peut en revanche occuper simultanément la place du « destinataire » et du « destinataire » de l'ouvrage.

C'est pourtant cette position de destinataire que la déconstruction derridienne invite à prendre. La position, impossible à tenir professionnellement par un architecte, de l'habitant qui en occupant effectivement les lieux est toujours en mesure de réviser la destination des ouvrages, d'en modifier les affectations initiales, d'en redistribuer les emplacements prévus, et d'ainsi faire valoir, en actes, la polyvalence foncière des formes de l'habitat et d'accuser les faiblesses de leur élaboration primitive.

Eisenman a dû voir l'impasse de sa position d'exécutant qui devait l'inciter à subvertir la déconstruction derridienne. Il a en effet déclaré : « *What I am searching for is a way to turn deconstruction from a mode of **analysis** into one of **synthesis**.* » (Jencks 1989 : 147) Mais, cette tentative d'inverser le sens de la déconstruction, n'enlève rien aux contraintes de sa position. Incapable de mettre en cause, par son occupation même, le « sens », la destination de l'ouvrage, Eisenman ne pouvait appliquer la démarche déconstructionniste qu'aux notions véhiculées par la tradition architecturale, d'une part, et aux éléments typiques de construction, d'autre part. D'une part, du fait de sa position, Eisenman ne pouvait que s'en prendre aux concepts traditionnels des architectes. Or, la mise en cause des concepts de la tradition architecturale suppose l'adoption d'un mode discursif que les ouvrages d'architecture ne peuvent servir qu'en devenant, par un surcroît signalétique, les symboles pesants de cette mise en cause. D'autre part, Eisenman ne pouvait que s'en prendre aux types et aux éléments de construction qui constituent le « signifiant » du texte architectural. Or, ce faisant, il ne pouvait que trahir la pensée derridienne. Car, la déconstruction ne visait pas à défaire le signifiant, c'est-à-dire la lettre du texte, mais s'appliquait plutôt à déjouer le signifié, autrement dit le sens du texte.

Au bilan, les édifices réputés appartenir à la « période déconstructiviste » d'Eisenman, à l'instar du *Wexner center of arts* (1989), ne renvoient aux visiteurs que l'image figée du concept de déconstruction et n'induisent pas dans leur occupation même les remarquables effets de subversion que produit la pensée derridienne dans le champ des concepts.

Fondamentalement, un écart sépare la conceptualisation philosophique et la production architecturale qui siègent chacune en des plans culturels distincts. Cet écart n'interdit pas la transposition d'objets et de démarches entre la Philosophie et l'Architecture, mais il en affecte considérablement le rendement. L'hétérogénéité de leurs pratiques contrarie l'ambition de collaborations interdisciplinaires entre philosophes et architectes, car elle induit nécessairement d'insolubles malentendus.

### **Opportunité interdisciplinaire**

Pourtant, l'écart qui sépare les disciplines architecturale et philosophique n'exclut pas l'existence de points d'intersection qui justifient des collaborations, non pas transdisciplinaires, mais bien interdisciplinaires. Cependant, pour établir l'existence de tels points de rencontre, il convient d'étendre la compréhension restrictive des disciplines philosophique et architecturale proposée jusqu'ici.

La Philosophie comme discipline est en effet divisée. Si la Philosophie généralement traite du concept par le concept, les champs conceptuels sur lesquels la tradition philosophique s'est penchée sont variés : Être, Nature, Sciences, Politique, Arts en général, Architecture en particulier, etc. Autant de secteurs conceptuels qui justifient la subdivision de la Philosophie (au singulier) en autant de philosophies (au pluriel) spécialisées.

Parmi les champs conceptuels abordés par les philosophes, celui de l'Éthique tient une place non négligeable dans le corpus philosophique. Déjà, dans les grands systèmes philosophiques, le traitement des concepts éthiques constitue le pendant symétrique des spéculations métaphysiques. Mais, il faut aussi constater que l'Éthique compte parmi les rares domaines de pensée que la Science n'a pas soustraits à la Philosophie. Depuis l'origine de la Philosophie, les philosophes ont ainsi pris pour objet de leur réflexion cette faculté, qui nous fait hommes autant que le langage, l'outillage ou la société, de régler nos désirs tout en cherchant à les satisfaire. Sans discontinuer, les philosophes ont interrogé les concepts de Désir et de Règle, de Bien et de Mal. Quelques-uns ont énoncé des préceptes, certains les ont même appliqués. Par tradition donc, la discipline philosophique inclut, parmi d'autres tâches, celle de *Dire le Bien*.

La discipline et la profession de l'architecte, quant à elles, ne se limitent pas à la production de l'habitat. En tant que maîtres d'œuvre, les architectes ont en effet pour obligation, non pas de produire de manière effective l'habitat, mais d'établir un projet d'habitat, c'est-à-dire d'une part de prévoir la production de l'ouvrage, mais aussi, d'autre part, d'en prescrire les modalités.

D'une part, l'obligation d'établir des projets d'architecture implique le devoir de produire l'ouvrage anticipativement. Au travers de techniques de représentation, qui permettent de différer la production effective de l'ouvrage, les architectes doivent en effet agencer les éléments de construction, préciser leur mise en œuvre ; disposer les « pièces » d'habitation et envisager leur possible occupation.

Mais l'obligation d'établir le projet d'architecture implique aussi celle de décider de la production de l'habitat, du moins celle de proposer le parti qui pourrait la gouverner. Or, toute prise de parti quant à l'habitat suppose la résolution d'un débat entre des désirs et des règles d'habitat, et aussi l'évaluation de la bonne facture et des bienfaits de l'ouvrage au regard des coûts engendrés. À sa tâche, l'architecte est moins concerné par l'architecture que par le projet d'architecture, qui l'oblige à *Bien Faire*.

Ainsi, que ce soit par tradition ou par obligation, la *question du Bien* se pose avec une même urgence au philosophe et à l'architecte. Elle constitue de ce fait un authentique lieu de rencontre entre les disciplines philosophique et architecturale.

C'est pourquoi le LAA propose que la *question du Bien* fasse l'objet des prochaines discussions dont ce colloque veut fixer les enjeux. Valorisant des compétences partagées, il s'agirait de convier les philosophes et les architectes à *Dire le Bien Faire*, à penser et proposer ensemble le monde qui mérite d'être construit et habité.

## **Conclusion**

Avant de conclure, il faut remarquer que la résolution de problèmes éthiques échappe à un point de vue de type anthropologique, car le relativisme qu'il implique ne permet pas de choisir entre plusieurs options. À partir d'un point de vue anthropologique, on peut cependant intervenir dans un débat pour rappeler qu'aucune essence ne détermine *a priori* les formes langagières, techniques, sociales ou juridiques adéquates à l'humanité, qu'aucun Créateur, aucune « nature humaine », ni aucun état de fait historique n'offrent un fondement stable à nos décisions.

En conclusion, s'il s'agit de penser ensemble une architecture *souhaitable*, aucune solution ne pourra procéder de certitudes acquises quant au Monde, à l'Homme, ou à l'Architecture, car il n'en est aucune. Toute solution sera contingente et, faut-il le dire, transitoire. Le seul et unique critère d'un bon projet est l'enthousiasme partagé. Le LAA propose que philosophes et architectes travaillent ensemble à susciter cet enthousiasme.

## Bibliographie

- CHANVILLARD, Cécile, *Au seuil de l'architecture le sacré*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme, 2012.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, *Hesthétique*, Paris, Le livre de poche, 1997, coll. « Les classiques de la Philosophie ».
- JENCKS, Charles, « Peter Eisenman – An Architectural Interview by Charles Jencks », dans Andreas Papadakis *et al.*, édit., *Deconstruction , Omnibus volume*, Londres, Academy Editions, 1989.
- PLEITINX, Renaud, *Les visées adossées : Sous l'angle d'une théorie médiationniste de l'architecture, explication de l'alternative entre réalisme et formalisme, illustrée par la divergence entre les architectures modernes et postmodernes*, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme, 2012.
- STILLEMANS, Jean, « L'architecture dénoue le Réel : l'office de la géométrie », dans Thierry Paquot et Chris Younès, édit., *Géométrie, mesure du monde. Philosophie, architecture, urbain*, Paris, La Découverte, 2004, coll. « Armilaire », pp. 131-146.